
Recherches récentes sur l'histoire de l'Égypte pharaonique

Jean Leclant

Résumé

Les recherches d'histoire demeurent un des domaines les moins vigoureux de l'égyptologie, en dépit de l'énorme masse documentaire parvenue jusqu'à nous. C'est que les Égyptiens se situent eux-mêmes dans une perspective toute autre que la nôtre, en quelque sorte a-chronologique, a-historique ; les événements se présentaient plutôt comme l'actualisation de grands thèmes correspondant à l'ordre rituel du cosmos. Les études concernant l'histoire pharaonique sont actuellement menées sans plan d'ensemble, ni programmes directeurs ; à propos d'une découverte de fouille, d'un objet de musée ou d'un papyrus, le chercheur procède à une enquête purement ponctuelle et occasionnelle. Cependant, quelques publications récentes méritent d'être signalées. Pour l'historiographie générale du monde antique, c'est l'histoire de la basse époque qui présente le plus grand intérêt, puisqu'alors l'Égypte des Pharaons, qui se poursuit jusque sous les Ptolémées et les Césars, participe au grand choc des Empires et des cultures.

Citer ce document / Cite this document :

Leclant Jean. Recherches récentes sur l'histoire de l'Égypte pharaonique. In: Revue des Études Anciennes. Tome 83, 1981, n°1-2. pp. 5-15;

doi : <https://doi.org/10.3406/rea.1981.4099>

https://www.persee.fr/doc/rea_0035-2004_1981_num_83_1_4099

Fichier pdf généré le 23/04/2018

RECHERCHES RECENTES SUR L'HISTOIRE DE L'EGYPTE PHARAONIQUE

De façon paradoxale, l'étude de l'histoire pharaonique est un des domaines les moins vigoureux de l'égyptologie.

Et pourtant, l'on dispose d'une énorme masse documentaire laissée par un passé de plus de trois millénaires, la plus longue histoire du monde sans doute, avec l'histoire de la Chine. Des monuments prestigieux, d'innombrables vestiges de la vie quotidienne, des inscriptions de toute nature, jalonnent la vallée du Nil. La durée exceptionnelle de cette civilisation tout comme les conditions étonnantes de conservation qu'offre le climat expliquent cette richesse documentaire ; notons d'emblée cependant des nuances : relativement peu de documents proviennent du Delta, pris dans la nappe des alluvions, surpeuplé de villages et de villes qui ont entraîné la destruction des tells, fort rapide au cours des récentes décennies ; en revanche, la Haute Egypte, très sèche et bien moins peuplée, demeure un étonnant conservatoire ; il faut y ajouter désormais la Nubie, qui naguère a été l'objet de reconnaissances intensives avant d'être submergée par les hautes eaux du Lac Nasser ; plus au Sud, le Soudan reste à peine égratigné et riche de ressources encore pour la plupart insoupçonnées.

D'emblée, cette documentation, qui est essentiellement de nature archéologique, pose le problème, bien connu des spécialistes d'histoire ancienne, des rapports de l'archéologie et de l'histoire. Visées et méthodes sont différentes : un volumineux rapport de fouilles peut demeurer vain pour la recherche historique. Et cela ne dépend pas seulement de la spécificité des points de vue des érudits modernes, mais du matériel lui-même. Ainsi connaissons-nous relativement bien la vie quotidienne et la culture matérielle de l'Ancien Empire égyptien, grâce en particulier aux scènes si vivantes des mastabas ; mais nous ne savons pour ainsi dire rien des événements historiques, des crises du pouvoir, des relations extérieures, voire de la suite des Pharaons et de leurs

personnalités dont on ne possède guère que les somptueuses représentations des statues et des reliefs : une unique galerie de portraits ne saurait se substituer à des archives ou à des récits¹.

Mais il faut aller plus loin, en profondeur. La difficulté fondamentale, qui s'oppose à une histoire, au sens actuel du terme, de l'Égypte pharaonique, tient à la conception que les Égyptiens avaient du temps et de leur mise en situation dans le cosmos². D'une façon générale, les faits n'ont pas été considérés par eux dans la perspective qui est la nôtre d'une succession de faits liés par des rapports de causalité ; les événements se présentaient plutôt comme l'actualisation de grands thèmes qui correspondent à l'ordre rituel du cosmos. Ainsi les acteurs du drame historique y jouaient un rôle comparable à celui des festivités religieuses³.

Vallée fertile, paradoxalement située au cœur des déserts de la zone tropicale, l'Égypte est soumise toute entière à l'impératif de deux grandes forces de la nature : son fleuve et le soleil. Pour en comprendre l'intensité, il faut avoir vécu en Égypte l'aventure quotidienne de Rê : sa naissance soudaine dans le rose de l'aurore, dissipant le chaos de la nuit, sa montée régulière jusqu'à l'ardeur brutale de la culmination, puis au soir sa disparition dramatique. Le Nil, avec sa crue de la mi-Juillet, marque -ou plutôt marquait avant les barrages- le rythme annuel : avec le limon bienfaisant, c'est la vie ; tout autour, hors de l'inondation nourricière, le désert. Aussi les Égyptiens opposaient-ils à l'inorganisé un espace d'une rigoureuse géométrie soumis à Maât, la «Vérité-Justice», nous dirions, selon les termes des stoïciens -mais le Portique est né lui-même à Alexandrie-, l'ordre du monde : chaque jour le soleil disparaît, l'ordre du monde veut qu'il revienne au matin ; chaque année, la terre se dessèche, l'ordre du monde ramène la crue. Et dans cette immense machinerie, c'est à l'action de Pharaon, «Maître de Maât», que l'Égypte doit de survivre.

Selon les schèmes subtils d'un symbolisme rigoureux, aux niveaux de correspondance multiples, les gestes de Pharaon sont destinés à assurer le triomphe du pays en tout domaine ; son activité est garante de l'ordre. Par les rites du culte, il procure à l'Égypte l'appui des dieux. Par sa sagesse, il lui assure prospérité et justice. Par sa vaillance, il la protège du désordre des hordes étrangères. Lors même qu'il chasse, Pharaon affirme le triomphe de l'Égypte : scènes de chasse et thèmes de guerre, selon un parallélisme révélateur, sont combinés sur le célèbre coffret de Toutankhamon ; au revers du grand pylône de Medinet Habou (le temple funéraire de Ramsès III), ce sont des soldats, en tenue complète de combat, qui accompagnent le roi contre les animaux

1. La représentation égyptienne a ses règles propres, avec son organisation particulière, ses codes (cf. R. Tefnin, «Image et histoire», dans *Chronique d'Égypte*, LIV, 108, 1979, p. 218-244 ; id., «Image, écriture, récit ; à propos des représentations de la bataille de Qadesh», dans *Göttinger Miszellen*, 47, 1981, p. 55-78). À la perspective des arts classiques ou modernes, l'art égyptien oppose l'«aspectif» ; il procède selon une analyse conceptuelle de la réalité des choses ; le même objet peut être rendu simultanément selon plusieurs de ses angles de vue ; les dimensions respectives des divers objets ou personnages peuvent dépendre de facteurs autres que ceux de l'éloignement, tel l'ordre de dignité (cf. H. Schäfer, *Von ägyptischer Kunst*, Leipzig, 1918¹, Wiesbaden, 1963⁴ ; trad. anglaise par J. Baines, *Principles of Egyptian Art*, Oxford, 1974).

2. J. Leclant, Espace et temps, ordre et chaos dans l'Égypte Pharaonique, dans *Revue de Synthèse*, Juillet-Décembre 1969, p. 217-239 ; D. Wildung, Geschichtsauffassung, dans *Lexikon der Ägyptologie*, II, 12 (1976) col. 500-506 ; J. von Beckerath, Geschichtsschreibung, dans *Lexikon der Ägyptologie*, II, 12 (1976), col. 566-568.

3. E. Hornung, *Geschichte als Fest*, Darmstadt, 1966.

sauvages. Dans une scène de combat, Pharaon d'une taille héroïque, dressé sur son char ou brandissant une arme de guerre, s'oppose à la multitude confuse, désordonnée et d'avance vaincue, des ennemis de l'Égypte ; dans cet événement que nous avons tendance invinciblement à considérer comme historique, Pharaon actualise un moment nécessaire de son rôle régulateur. Dans cet univers qui s'est voulu répétant, sur des plans multiples, les mêmes archétypes indéfiniment en dehors de tout devenir créateur ou novateur, il nous est bien difficile de cerner le cours du temps.

Je ne prendrai que deux séries d'exemples, l'un du domaine royal, l'autre des documents privés. Au temple de Sahourê, souverain de la V^e dynastie (vers 2500 av. J.-C.), les fouilles allemandes ont fait connaître au début de ce siècle des scènes de triomphe et de tribut ; le roi est vainqueur, en particulier des Libyens ; on possède même les noms de certains de leurs chefs : Ousa et Ouni, ainsi qu'une princesse Khoutitès⁴ ; on ne saurait avoir meilleure «actualisation». Mais ces mêmes princes libyens ont été retrouvés au temple de Néouserrê d'un siècle postérieur (vers 2400 av. J.-C.). Pour la VI^e dynastie, nos fouilles de Saqqarah viennent de révéler une nouvelle attestation de la «famille libyenne» à l'époque de Pépi I^{er} ; elle prend ainsi sa place avant celle déjà connue par les fouilles suisses du temple de Pépi II (vers 2250 av. J.-C.), qui attribue aux personnages les mêmes noms. Un millénaire et demi plus tard, à l'époque éthiopienne (vers 680 av. J.-C.), jusque dans le très lointain Soudan, la «famille libyenne» se trouve avec encore exactement les mêmes noms, dans deux scènes du temple de Taharqa, à Kawa. Je pourrais multiplier les exemples. C'est pourquoi il est si difficile de considérer comme totalement historiques même les grands textes du Nouvel Empire⁵ relatant avec une profusion de détails concrets conquêtes ou événements intérieurs.

D'autre part, veut-on utiliser les inscriptions que, dans leurs tombes, les grands notables ont fait tracer ? Songeons que ces textes étaient destinés aux dieux et non pas à la postérité. Il s'agit toujours de «biographies idéales». L'Égypte n'a jamais été un royaume de ce monde.

Ainsi, un premier travail de l'historien sera d'établir sans cesse une dialectique entre l'«Annalistik» et le mythe. Plutôt que le particulier, le momentané, les Égyptiens ont retenu le type, la règle. Les Égyptiens n'ont pas conçu une histoire événementielle, mais seulement une adaptation de la suite des faits au cadre d'une image du monde.

Dans ces conditions, on ne sera pas étonné qu'il ne soit guère paru d'histoire générale de l'Égypte au cours de ces dernières années.

Tout au plus peut-on citer la seconde édition de la Cambridge Ancient History dont les chapitres d'ailleurs ont été rédigés par divers savants. Mais dans ce cas, s'agit-il à proprement parler d'une véritable histoire ? Quels que soient ses mérites, un tel travail risque d'apparaître comme un patchwork, sans idées maîtresses.

4. J. Leclant, «La famille Libyenne» au temple haut de Pépi I^{er}, dans *Livre du Centenaire, 1880-1980*, IFAO, Le Caire, 1980, p. 49-54, pl. II.

5. M.A. Korostovtsev, A propos du genre «historique» dans la littérature de l'ancienne Égypte, dans *Fragen an die ägyptischen Literatur, Studien zum Gedanken Eberhard Otto*, Wiesbaden 1977, p. 500 sq. ; V. Wessetzky, An der Grenze von Literatur und Geschichte, dans *Fragen an die ägyptische Literatur*, 1977, p. 315-322 ; N.-C. Grimal, Bibliothèques et propagande royale à l'époque éthiopienne, dans *Livre du Centenaire, 1880-1980*, IFAO, Le Caire, 1980, p. 37-48.

En français, on doit continuer de recourir à la 4^e édition du célèbre manuel de Vandier et Drioton dans la collection Clio, vieille manière. Le volume de 1962, longtemps épuisé, a été réimprimé tel quel. Toutes sortes de raisons ont retardé l'élaboration d'un volume Egypte, Clio, nouvelle manière, pour lequel cependant on peut penser qu'un nouveau projet devrait aboutir dans des délais raisonnables.

En allemand, existe un excellent précis dû à Erik Hornung, *Grundzüge der ägyptischen Geschichte* (Darmstadt, 1965), intéressant pour la chronologie, l'évolution du concept de la royauté divine dans le contexte politique et social de chaque période, les transformations des institutions. A vous recommander aussi le remarquable ouvrage, si dense et nerveux, du Prof. E. Hornung, *Einführung in die Ägyptologie, Stand, Methoden, Aufgaben* (Darmstadt, 1967), qui aurait amplement mérité une traduction en français. Il y a également une *Geschichte des alten Ägypten* de W. Helck, Leiden 1968, qui résume les principaux faits ; et de J. von Beckerath un *Abriss der Geschichte des alten Ägypten* (Darmstadt, 1971).

Enfin, il faut signaler le tout récent volume en italien de C. Barocas, *L'antico Egitto* (Rome, 1978), qui est une réflexion de tendance marxisante sur «Ideologia e lavoro nella terra dei faraoni».

Mentionnons encore la tentative fort originale et fructueuse dressée selon les plans de la Deutsche Forschungsgemeinschaft, qui a orienté les efforts des sciences humaines de l'Université de Göttingen vers l'étude des syncrétismes et ceux de l'Université de Tübingen vers la confection d'un Atlas historique. C'est surtout ce dernier projet qui intéresse en tant que tel les historiens. Car pour établir la cartographie d'une époque donnée, il faut préalablement dresser l'inventaire des vestiges, analyser les documents, les toponymes, donc établir le bilan et faire la critique des sources.

Face à une énorme masse documentaire de tendance a-chronologique, le travail des historiens de l'Egypte pharaonique apparaît comme purement ponctuel et totalement désordonné. Il s'agit d'un grignotage, sans plan d'ensemble, et sans thèmes directeurs. C'est le plus souvent à propos d'une découverte de fouilles, d'un objet dans un musée, d'un papyrus présentant quelque intérêt philologique, que le chercheur se livre à une enquête épisodique et écrit une petite contribution perdue dans l'immense désert de notre ignorance globale de l'histoire pharaonique.

Comment avoir accès à ces apports nouveaux qui, soyons positifs, changent cependant parfois du tout au tout tel aspect de l'histoire égyptienne ? Nous disposons d'une *Bibliographie Egyptologique Annuelle* qui donne l'apport de l'ensemble des publications égyptologiques, pour une année, par ordre alphabétique d'auteur. Pour 1957 : 575 numéros ; pour 1976, dernière année parue : 870 numéros, de la simple notule jusqu'à l'énorme in folio. Comme on le voit, il y a un retard notable par rapport à la production elle-même. De plus, il n'y a aucun index ni par matière, ni par période ; on songe à l'heure actuelle à établir par l'informatique un index des années écoulées, tâche énorme car l'entreprise dure depuis 1947.

Autre précieux secours pour le chercheur, la chronique que donne chaque année depuis 1967 Mme Bernadette Menu dans la Revue Historique du Droit Français et Etranger. Certes, cette chronique est établie en fonction des «Droits de l'Antiquité» et l'essentiel des indications bibliographiques porte sur ce domaine. Mais, il y a en tête de chaque chronique un chapitre précieux consacré à «Bibliographie et ouvrages généraux». Nous ne saurions assez dire notre dette de gratitude envers Mme B. Menu.

Le problème fondamental du passage de la préhistoire à l'histoire, c'est-à-dire de la naissance de la civilisation pharaonique, a connu récemment des contributions de grand intérêt.

Dans un tel domaine, l'importance des facteurs paléo-climatiques est évidemment décisive. Pour ces problèmes d'environnement, une mission américaine pluridisciplinaire sous la direction de Fred Wendorf, de l'Université de Dallas, est en train de faire des découvertes passionnantes dans le désert libyque, en particulier sur le site de El-Ghorab Playa.

Parallèlement et en liaison d'ailleurs avec les recherches américaines ont été menées par le Prof. K. Butzer des enquêtes qui ont abouti à une synthèse : *Early Hydraulic Civilization in Egypt. A study in Cultural Ecology* (Chicago et Londres, The University of Chicago Press, 1976). Ces travaux n'ont pas manqué de susciter des polémiques ou des compléments. Certains ont été présentés d'un point de vue marxiste (bibliographie dans E. Endesfelder, *Bewässerung*, dans *Zeitschrift für die Ägyptische Sprache*, 106, 1979, p. 37-51). D'autre part, W. Schenkel (*Die Bewässerungsrevolution im alten Ägypten*, Mainz, 1978) s'est élevé contre l'idée habituelle qui associe rigoureusement la naissance d'une irrigation systématisée et celle de l'institution pharaonique ; ce point de vue, et les arguments présentés, demanderaient discussion. D'une façon générale, les recherches sont actives, tant en Egypte qu'au Soudan, sur les problèmes que posent la naissance de l'agriculture, de l'élevage, la sédentarisation. En automne 1980, s'est tenue une réunion internationale sur ce thème à Poznan (Pologne). Je citerai seulement L. Krzyzaniak, *Early Farming Cultures on the Lower Nile, the Predynastic Period in Egypt* (Travaux du Centre d'Archéologie Méditerranéenne de l'Académie polonaise des Sciences, 21, Varsovie, 1977).

En amont de ces recherches, signalons le problème de la position de la culture la plus ancienne de la vallée du Nil au sein de la préhistoire de l'Afrique Nord-saharienne. Il semble que la civilisation pharaonique a procédé, par quelques grandes mutations, d'une culture commune paléo-africaine dont le meilleur témoin est donné par les gravures rupestres. De la Mer Rouge jusqu'à l'Océan Atlantique, selon une énorme écharpe de quelque 5 000 kilomètres de longueur, se retrouvent, au niveau des Chasseurs, des traits culturels communs : mêmes armes, mêmes pièges, mêmes gestes, mêmes techniques de chasse, même symbolisme de magie contraignante (signes de chasse, c'est-à-dire de contrainte sur le gibier), mêmes danses en ligne ou scènes sexuelles. De ce point de vue, les recherches menées dans la Nubie vouée à la submersion ont fait apparaître la vallée du Nil comme un domaine du grand art pariétal si bien connu au Tibesti ou au Hoggar. C'est ce que, avec le Général P. Huard, nous avons essayé de montrer dans un gros mémoire : *La culture des Chasseurs du Nil et du Sahara*, paru à Alger en 1980, avec quelque 2 000 illustrations.

En aval, une approche nouvelle a été donnée par l'étude plus précise de la vallée du Nil au quatrième millénaire. Décisive de ce point de vue a été une exposition : «L'Egypte avant les Pyramides, 4^e millénaire», organisée à Paris au Grand Palais dans l'été 1973, avec un excellent catalogue de J.L. de Cénival. Tout récemment, le thème a été repris dans une exposition qui se tient actuellement près de Munich, à Burg Grünwald, avec un catalogue de D. Wildung, «Ägypten vor den Pyramiden, Münchner Ausgrabungen in Ägypten» ; cette relance est due aux fouilles importantes faites par les allemands à Minshat Abu Omar. Un fait capital est la découverte dans le Delta de palettes de schiste ; ainsi s'écroule une théorie allemande célèbre qui opposait une Haute Egypte de nomades avec incinérations et exclusivité de palettes, et un Delta de paysans avec inhumations.

Abordons maintenant l'Égypte pharaonique, c'est-à-dire l'histoire de la vallée du Nil après Ménès, le premier Pharaon, vers 3100-300 av. J.-C. Pharaon demeure la figure centrale de l'histoire égyptienne, un roi-dieu, intermédiaire entre le monde des dieux et celui des hommes, garant de l'ordre cosmique comme de la prospérité et de la victoire de l'Égypte en ce monde. La société égyptienne est conçue comme une pyramide culminant en Pharaon. Bien entendu, chaque année apporte son tribut de travaux et d'études consacrées à l'institution pharaonique et je ne puis ici que vous signaler l'importance du thème.

L'histoire égyptienne continue de s'ordonner dans le cadre des dynasties de Manéthon, ce prêtre de Sebennytos qui, pour les besoins du culte des Ptolémées, a fixé en grec la succession des souverains, leurs précécesseurs, les répartissant en une suite de 31 dynasties.

A ce cadre se superpose la division de l'histoire égyptienne en Empires : Ancien Empire, Moyen Empire, Nouvel Empire que séparent des Périodes Intermédiaires. Une telle dénomination⁶ est éclose dans les années 1840, en milieu prussien ; elle procède de l'idée du Saint-Empire romain germanique, revu dans la perspective de l'essor des nationalités durant la première moitié du XIX^e siècle, de l'image de l'Empire allemand ayant à sa tête un Empereur donné par Dieu, législateur suprême, maître de la victoire. Elle fut lancée, semble-t-il, par le baron Karl-Josias von Bunsen, diplomate et érudit prussien, dans sa grande histoire en cinq volumes de 1844, aussitôt traduite en anglais. Cette terminologie a été reprise par le protégé et admirateur de Bunsen, le grand égyptologue Karl Lepsius (*Die Chronologie der Ägypter*, Berlin, 1849). Son adoption en France fut lente ; A. Mariette l'emploie en 1866, mais en 1873, G. Maspero utilise encore : «Période memphite (dyn. I-IX), Période thébaine (dyn. XI-XX) et Période saïte (dyn. XXI-XXX)» ; c'est le schéma que G. Maspero reprendra dans son ouvrage célèbre, *Histoire ancienne des Peuples de l'Orient classique* (1895), 1, p. 229 ; il ajoute *ibid.*, note 1, «la division en Ancien, Moyen et Nouvel Empire, proposée par Lepsius, a le défaut de ne pas tenir compte de l'influence que le déplacement des dynasties exerça sur l'histoire du pays». Malgré quelques critiques exprimées sporadiquement, ce schéma reste celui de l'histoire pharaonique, adopté d'ailleurs par l'ensemble des égyptologues de façon en quelque sorte passive et comme une sorte de «donnée», sans réflexion critique. Notons cependant la connotation : les Empires sont par définition des temps forts de l'histoire égyptienne ; dans l'intervalle, il ne peut y avoir que des dynasties incertaines, des faits évanescents, silence ou confusion des sources, puisque ce sont les Périodes Intermédiaires. Nous verrons qu'il faut apporter là quelques nuances.

Après la période thinite qui correspond aux deux premières dynasties, avec de grandes sépultures de briques crues, Djoser inaugure l'Ancien Empire proprement dit, avec sa célèbre pyramide à degrés de Saqqarah et son enceinte prestigieuse qui ne couvre pas moins de 16 hectares, d'une architecture désormais de pierres.

Domaine de prédilection de l'archéologie égyptienne, avec de grands chantiers de fouilles et son contingent annuel de découvertes souvent fascinantes, l'Ancien Empire fournit pourtant peu à l'historien. Signalons la thèse de doctorat de Mme P. Posener-Kriéger sur «*Les archives*

6. J. Leclant, «Les «Empires» et l'impérialisme de l'Égypte pharaonique», dans *Le concept d'Empire*, sous la direction de M. Duverger (Paris, PUF, 1980), p. 49-68.

du temple funéraire de Néferirkare-Kakaï», un souverain de la V^e dynastie (Le Caire, 1976) ; l'étude de ce lot de papyrus d'Abousir permet d'entrer dans le concret de la vie d'un grand temple funéraire égyptien. C'est une étude très théorique et matière à discussion que présente le travail de Naguib Kanawati, *The Egyptian administration in the Old Kingdom, Evidence on its economic Decline* (Warminster, 1977).

La Première Période Intermédiaire demeure totalement obscure. Quant au Moyen Empire, son idéologie a été l'objet d'un travail fort sérieux : E. Blumenthal, *Untersuchungen zum ägyptischen Königtum des Mittleren Reiches, I, Die Phraseologie* (Berlin, 1970).

La période des Hyksos, ces princes-pasteurs, continue de retenir l'attention ; depuis le mémoire de J. van Seters, *The Hyksos, a new Investigation* (Yale, 1966), plusieurs articles ont été publiés⁷. Mais la véritable relance provient des fouilles exemplaires menées dans le Delta de l'Est par M. Bietak, qui ont mis à jour une «Siedlung», sans doute un des palais de ces princes. Plus exceptionnel encore est un magnifique vase d'albâtre gris recueilli par un hasard exceptionnel sur la côte d'Andalousie à Almunécar ; il est gravé du cartouche du souverain Hyksos Aa-ousser-Rê-Apopi et celui de sa soeur la princesse Taroudet ; bien que ne portant pas témoignage d'un «fabuleux» empire hyksos, car il a été transporté là à partir de la côte de Phénicie, sans doute à une époque bien postérieure, il n'en est pas moins une nouvelle attestation de l'éclat de la civilisation au long du Nil, lors d'une époque qui fut ensuite l'objet d'une exécution totale de la part des Egyptiens.

Pour le Nouvel Empire, les documents sont plus qu'abondants : collections de sources qualifiées d'historiques, grands textes royaux, inscriptions funéraires des hauts dignitaires, vestiges monumentaux considérables, en particulier dans le grand temple dynastique de Karnak.

De nombreuses études se sont appliquées à tenter de préciser la chronologie de l'époque, car, malgré les apparences, celle-ci est loin d'être encore fixée. Pour les souverains dont les noms sont les plus connus dans l'histoire universelle, les généalogies mêmes sont souvent peu claires : qui était exactement Néfertiti, qui était Toutankhamon ?

Pour le départ même de la dynastie, on dispose désormais d'une excellente étude : Cl. Vandersleyen, *Les guerres d'Amosis, fondateur de la XVIII^e dynastie*, Bruxelles, 1971.

Un texte décisif a été trouvé en 1954, dans les fouilles en avant du premier pylône de Karnak ; il s'agit de la stèle désormais fameuse de Kamose. C'est un des rares documents sans doute auquel on peut appliquer l'appellation d'«historique», puisqu'elle relate par le menu de façon objective les combats de ce roi. On se reportera à l'excellente édition de Labib Habachi, *The Second Stela of Kamose and his struggle against the Hyksos rulers and his capital* (Glückstadt, 1972).

Depuis l'ouvrage fondamental d'E. Hornung, *Untersuchungen zur Chronologie und Geschichte des Neuen Reiches* (Wiesbaden, 1964) et le mémoire exemplaire de D. Redford, *History and Chronology of the Eighteenth Dynasty in Egypt, Seven Studies* (Toronto, 1967), plusieurs compléments notables ont été apportés sous forme d'articles.

7. D.B. Redford, «The Hyksos Invasion in History and Tradition», dans *Orientalia* 39, 1970, p. 1-51. ; J. von Beckerath, «Die Hyksos in Ägypten», dans *Antike Welt*, Künzler-Zürich, 7, Heft 3, 1976, p. 53-58.

Sur une institution aussi centrale que celle de l'épouse du dieu, bien des erreurs ont eu cours longtemps ; un mémoire important à ce point de vue a été celui de M. Gitton, *L'épouse du dieu Ahmès Néfertari, documents sur sa vie et son culte posthume* (Besançon, 1^{ère} éd., 1975, 2^e éd. 1981) ; d'un point de vue méthodologique, il souligne qu'il faut bien distinguer documents proprement contemporains et documents postérieurs.

Important aussi est le mémoire de W.J. Murnane, *Ancient Egyptian Coregencies* (Oriental Institute Chicago, 1977). En effet, plusieurs souverains sont censés avoir adopté de leur vivant leur fils comme co-régent. Sur la co-régence d'Aménophis III et d'Akhénaton, la bibliographie serait abondante, mais nous ne croyons guère en son bien-fondé ; l'argument souvent avancé des cartouches gravés sur la façade du pylône de Soleb doit en fait être récusé.

Le règne de la reine Hatshepsout a été l'objet de deux ouvrages de Mme S. Ratié, *La Reine-Pharaon* (Paris, Juilliard, 1972), puis récemment : *La reine Hatchepsout, Sources et problèmes* (Brill, 1979).

Les grandes «vedettes» de la XVIII^e dynastie ont été l'objet d'importantes expositions et il convient de se reporter aux catalogues alors présentés : le couple de la charmante Néfertiti et du pharaon «ivre de Dieu», Akhénaton : *Nofretete-Echnaton*, Haus der Kunst, München, 17.Januar-21. März 1976 ; le jeune Toutankhamon et ses trésors : après l'exposition de Paris (Ch. Desroches-Noblecourt, *Vie et mort d'un Pharaon, Toutankhamon*, Paris, 1963), exposition de New York (I.E.S. Edwards, *Tutankhamun, his tomb and its treasures*, The Metropolitan Museum of Art, exposition, 1977) et tout récemment encore celles qui ont sillonné l'Allemagne (D. Wildung, *Tutanchamun*, Berlin, Ägyptisches Museum der staatlichen Museen Preussischer Kulturbesitz, 16.Februar- 26.Mai 1980).

En fait, si j'entrais dans le détail, vous verriez que toutes les extravagances ont eu cours au sujet de la personnalité même d'Akhénaton ; tous les problèmes d'ailleurs sont loin d'avoir été réglés.

Pour la XIX^e dynastie, la figure majeure est celle de Ramsès II. L'ouvrage de J.D. Schmidt, *A Chronological Structure of his Reign* (Baltimore et Londres, 1973) a suscité de nombreuses réserves. Là encore, on se reportera au catalogue d'une exposition (Chr. Desroches-Noblecourt et alii, *Ramsès le Grand*, Paris, Galeries Nationales du Grand Palais, 1976). Bien entendu, l'un des problèmes majeurs est celui des rapports entre Ramsès II et les Hittites : riche bibliographie.

Avec le Nouvel Empire, l'abondance des documents tente les amateurs d'histoire économique. L'une des sources majeures est le village des carriers et la nécropole de Deir el Medineh. Après le décès de J. Cerny (qui avait donné un premier volume de synthèse *A Community of Workmen at Thebes in the Ramesside Period*, (Le Caire, IFAO, 1973), la relève a été prise par Mlle D. Valbelle. Le matériel concernant l'économie de l'époque a été groupé par W. Helck, *Materialen zur Wirtschaftsgeschichte des Neuen Reiches* (Académie de Mayence, 6 vol. depuis 1960, avec index). Une très importante étude d'ensemble est donnée par J.J. Janssen, *Commodity Prices from the Ramesside Period. An economic Study of the Village of Necropolis Workman at Thebes* (Leiden, 1975).

Enfin, toute la fin du Nouvel Empire est l'objet de l'ouvrage de M.L. Bierbrier, *The Late New Kingdom in Egypt*, Warminster, 1975⁸.

Parvenus au tournant du premier millénaire, ne croyons pas l'histoire égyptienne achevée. En fait, nous n'avons qu'à peine dépassé la mi-course, si l'on tient compte que l'histoire pharaonique se poursuit jusqu'au IV^e siècle de notre ère : pour la vallée du Nil, les Lagides, puis les Empereurs romains ont continué à être de véritables Pharaons.

Si l'histoire des temps tardifs⁹ n'a guère retenu l'attention des égyptologues, il n'en reste pas moins que la masse documentaire est énorme, en fait beaucoup plus considérable que pour les hautes époques. Ce matériel n'est que peu ou mal publié. Il n'est pas suffisamment trié. Il demeure insuffisamment mis en place. Et pourtant, c'est l'histoire de la basse époque qui est la plus nécessaire à la connaissance des «classiques». Je voudrais à ce propos faire une mise en garde : face à un fait de culture égyptien, il ne s'agit pas d'emblée de prendre en considération telle ou telle mention des hautes époques. Au cours des millénaires, il y a eu des changements considérables ; la connaissance des étapes est indispensable. De façon générale, il vaut mieux connaître la situation dans l'Égypte des bas temps que celle d'époques depuis longtemps révolues.

Signalons d'abord un volume d'ensemble dont on ne saurait trop souligner l'importance : K.A. Kitchen, *The Third Intermediate Period in Egypt (1100 - 650 B.C.)*, Warminster, 1972. Je vous renvoie à cet ouvrage pour que vous compreniez la difficulté qu'il y a pour établir une synthèse. Pour K.A. Kitchen, qui connaît admirablement cette période, la majeure partie de l'effort a dû être consacrée à résoudre les problèmes de chronologie, de généalogies, d'établissement très minutieux des sources.

Autre exemple d'ouvrage préliminaire à une histoire proprement dite, celui de F. Gomaà, *Die libyschen Fürstentümer des Deltas vom Tod Osorkons II. bis zur Wiedervereinigung Ägyptens durch Psametik I* (Wiesbaden, 1974).

L'histoire de la XXV^e dynastie, dite éthiopienne, en préliminaire à laquelle j'ai publié en 1961 la monographie *Montouemhat*, puis en 1965 les *Recherches sur les Monuments thébains*, a été à l'ordre du jour et tout d'abord la date de son point de départ : A. Spalinger, «The Year 712 BC and its implications for Egyptian History», dans *Journal of American Research in Egypt*, 10, 1973, p. 95-101.

Pour la chronologie de l'époque, voir aussi Kl. Baer, *The Libyan and Nubian of Egypt, Notes on the Chronology of Dynasty XXII to XXVI*, dans *Journal of Near Eastern Studies*, 32, 1973, p.4-25,

Les grands textes historiques de l'époque, et en particulier la fameuse stèle de la Victoire du roi Piankhy (que nous appelons désormais Peye), ont été l'objet d'analyses précises de Nicolas Grimal¹⁰.

8. Les problèmes difficiles que posent les relations extérieures de l'Égypte ont suscité une abondante bibliographie qui demeure hors du cadre des brèves notes ici présentées.

9. Nous avons tenté de préciser les étapes de l'Égypte tardive et le caractère pharaonique des époques lagide et romaine dans *L'Égypte du crépuscule*, vol. III de la série *Les Pharaons* de la collection *L'Univers des Formes* (Paris, Gallimard, 1980).

10. N. Grimal, *Études sur la propagande royale égyptienne*, I, *La stèle triomphale de Pi(ankh)y* (Le Caire, MIFAO, CV, 1981) et l'article cité *supra*, n. 5.

Sur l'iconographie de ces souverains éthiopiens, voir J. Leclant, «Koushites et Méroïtes : l'iconographie des souverains africains du Haut Nil antique», dans *l'Image du Noir dans l'art occidental*, I, *Des Pharaons à la chute de l'Empire romain*, publication de la Menil Foundation, Fribourg, 1976, p. 89-117, fig. 66-115.

Après cet épisode qui témoigne de la vocation africaine fondamentale de l'Égypte, celle-ci bascule dans le domaine méditerranéen.

C'est d'abord le règne de Psammétique I^{er} sur lequel on se reportera à A. Spalinger, «Psammetichus, King of Egypt» : I, dans *JARCE*, 13, 1976, p. 133-147. Voir aussi A. Spalinger, «The Concept of the Monarchy during the saite Epoch», dans *Orientalia*, 47, 1978, p. 12-36. Du même, «Egypt and Babylonia, a survey», dans *Studien zur Altägyptischen Kultur*, 5, 1977, p. 221-244.

Psammétique I^{er}, qui déféodalise le pays, se tourne résolument vers la Méditerranée, dans un esprit nouveau, se bornant à une politique essentiellement commerciale ; il n'intervient guère dans les affaires internationales ; cependant, il entretient une forte armée avec des mercenaires grecs et asiatiques, dans l'éventualité d'un conflit avec la nouvelle puissance, celle de Babylone. Cette politique navale intense sera poursuivie par Nechao qui introduit l'usage des trirèmes, creuse le canal des deux Mers entre Méditerranée et Mer Rouge, organise la circumnavigation de l'Afrique ; un fragment de stèle, récemment découvert à Eléphantine, témoigne de l'importance de la flotte égyptienne.

A la bataille de Karkémish, les espoirs égyptiens s'effondrent. Amasis conquérera Chypre, mais le glas de l'Égypte a déjà sonné. En 525, l'Égypte tombe devant l'attaque de Cambyse ; l'Empire maritime rêvé par les Saïtes ne résiste pas -ironie du sort- à la défection de l'amiral égyptien Oudjahorresnê.

Les dernières dynasties indigènes méritent encore attention¹¹ ; la XXX^e dynastie, celle des Nectanébos, jette un dernier éclat. Il y a là une masse documentaire considérable, qui mérite encore d'être exploitée ; aux textes hiéroglyphiques, s'ajoutent tous ceux que doivent faire connaître les études démotiques. Il y a encore beaucoup à faire.

Je ne voudrais pas cependant terminer dans une atmosphère de pessimisme et que vous restiez sur une note négative concernant la place que l'Égyptologie peut -et doit- tenir au sein des recherches d'histoire ancienne.

Mais tout progrès n'est-il pas conditionné par une saine autocritique ? C'est la position prise aussi par un des très rares essais tentés ces dernières années sur les études historiques en Égyptologie, celui de D. Redford, «The Historiography of Ancient Egypt», p. 3-20 dans *Egyptology and the Social Sciences*, édité par Kent Weeks, The American University in Cairo Press, 1979. Comme D. Redford et Kent Weeks, il me faut bien dénoncer l'insularité de l'Égyptologie, son particularisme, sa coupure de l'ensemble des sciences humaines et historiques, son manque de dialogue. Heureusement, bien des jeunes égyptologues sont de tendance toute opposée, et j'ai confiance en eux pour rompre cet isolement.

11. Cl. Traunecker, «Essai sur l'histoire de la XXIX^e dynastie», dans *Bulletin de l'Institut Français d'Archéologie Orientale*, 79, 1979, p. 395-436.

L'absence presque complète des égyptologues, dédaignant les travaux d'ordre général, conduit à laisser à des polygraphes le soin de rendre présente l'histoire égyptienne au sein des *mass-media* et même dans la diffusion courante des connaissances historiques. Il se fait un vide que ne manquent pas d'occuper, pour reprendre les termes de Kent Week, «inept popularists and theorists».

L'étude de l'histoire égyptienne mérite pourtant d'avoir sa place au sein de l'Égyptologie d'une part et au sein des études d'histoire ancienne.

Malgré le caractère en quelque sorte «intemporel» de la documentation pharaonique, l'étude de la culture pharaonique ne peut être considérée qu'en tenant compte d'une évolution. L'échelonnement a été lent ; et il y a eu de nombreux retours pour cette civilisation qui ne se tournait pas vers le futur, mais dont les modèles étaient ceux de la perfection des premiers commencements. Il n'en reste pas moins qu'il y a eu une histoire égyptienne, une suite de Pharaons bien différents les uns des autres, de la 1^{ère} à la XXXI^e dynastie ; en conséquence, il se doit d'y avoir une histoire pharaonique.

J. LECLANT